

«Truman Doctrine» undermined liberal institutions in Greece, thereby paving the way for political instability, extremism and underdevelopment, and eventually leading to the Cyprus tragedy of 1974.

University of Maine

KYRIAKOS C. MARKIDES

Stephen G. Xydis, *Cyprus: Reluctant Republic*, The Hague-Paris, Mouton, 1973, pp. 553.

Stephen Xydis n'est plus et pour la communauté scientifique internationale des politologues et des historiens, sa disparition est une perte douloureusement ressentie. Il nous avait habitué à ce nécessaire mariage de l'histoire et de la science politique que certains d'entre nous avons tenacement poursuivi au delà des querelles d'écoles et de disciplines. Ses volumineux ouvrages et ses nombreux articles portent tous la marque d'une vaste érudition et d'une minutieuse recherche qui inspirent le respect, par la somme et la qualité du travail accompli. Disons qu'il a «bénéficié» de la malédiction qui frappe la plupart des scientifiques grecs de qualité, d'être obligés, afin de pouvoir écrire sérieusement sur l'histoire de leur pays, de travailler dans les institutions scientifiques de l'Occident et de se contenter, tous les ans, du ciel et de la mer incomparables de la Grèce.

Ce dernier livre que Xydis nous a laissé avant de mourir, nous porte à nouveau en Méditerranée orientale, face à la côte turque et, comme ses précédentes études, nous met à nouveau en présence de l'essence du problème grec qui est, tout autant, l'essence du problème turc. S'il fallait vraiment définir la Grèce, il faudrait dire qu'il s'agit d'une mer entourée de terre, mais d'une mer parsemée d'innombrables îles. Cette image nous aiderait à comprendre la complémentarité totale du peuple grec d'avec ce peuple turc essentiellement continental, complémentarité qui a été exprimée par tant d'hommes politiques grecs et turcs, quand ils faisaient allusion à la «nécessité historique et géographique» de l'entente gréco-turque.

Le point de fixation le plus douloureux du drame gréco-turc depuis les années cinquante, a été la malheureuse île de Chypre. Certes, le livre traite de la période de création d'une «république souveraine», en 1958-1960, qui devint presque immédiatement membre des Nations Unies. Cette république n'était ni grecque, ni turque, mais «chypriote», une ingénieuse construction diplomatique qui se caractérisait par l'absence d'une nation chypriote et par l'incorporation, dans une entité politique, d'une petite fraction de la nation grecque et de la nation turque, alors que la majorité de ces deux peuples continuait à rester séparée, à l'extérieur de cette entité.

La conséquence de cette situation aurait dû sauter aux yeux de tous: la petite république ne survivrait que si, des deux côtés de la mer Egée, la totalité de la nation grecque et de la nation turque s'employait à rechercher la bonne entente, dans une coopération politique étroite. Les portions des peuples grec et turc de l'île auraient dû être les déléguées des deux nations, pour expérimenter, sur un petit territoire, une

union politique qui, si elle réussissait, pourrait s'étendre à l'ensemble de la Grèce et de la Turquie.

Le livre de Xydis montre clairement que cette intention existait aussi bien à Ankara qu'à Athènes. Certes, les sources de l'auteur, fondées essentiellement sur les papiers personnels du ministre grec des Affaires étrangères de l'époque, Evangelos Averoff, sont grecques. Mais la qualité du chercheur peut fort bien suppléer, en partie à cette carence et c'est, en effet, ce qui s'est produit.

A ce sujet, la solide formation scientifique de Xydis, dans le domaine de la politique internationale, lui permet d'utiliser avec bonheur la méthode comparative pour éclairer le problème particulier de Chypre et le replacer dans un contexte global. En élargissant son champ de perception, il arrive ainsi à dépassionner le débat, ce qui n'est pas dans les possibilités des auteurs grecs, écrivant en Grèce, dont la vision est généralement fort «provinciale».

Sur un autre point important, la lecture des documents grecs non encore publiés, permet à Xydis de nous apporter la confirmation de la réalité du conflit qui, dès cette époque, allait se développer, entre le gouvernement grec et Makarios. Ce dernier restera toujours l'antipathie d'Athènes, un homme dont on aurait bien aimé se débarrasser, mais qu'on n'arrivait ni à faire obéir, ni à éliminer de la scène politique.

L'Etat de Chypre, ingénieuse construction «artificielle», ainsi que le note l'auteur, ne pouvait survivre qu'à la seule condition qu'existât une solide volonté d'entente gréco-turque. Or le rôle déterminant de Makarios, qu'Athènes ne réussit pas à contrôler, ne permit pas cette entente et l'édifice s'effondra en 1963-1964. Ainsi, le drame chypriote se fixa sur une seule personne et continua, depuis lors, à se jouer autour de cette même personnalité, Makarios. Rarement, conflit international, fut à ce point personnalisé.

D'un intérêt particulier est la publication (pp. 437-439) des termes exacts de la conversation qui eut lieu à Londres, le 17 février 1959, entre le premier ministre grec, Karamanlis, et Mgr Makarios, ce dernier refusant d'accepter les accords de Zurich. La volte-face de dernière minute, si curieuse du leader chypriote, qui avait auparavant accepté ces accords, est capitale pour comprendre la politique «byzantine» de Makarios et les développements ultérieurs du problème de Chypre jusqu'à nos jours. Egalemeut important est le fait que, jusqu'au bout, les représentants communistes de la délégation chypriote grecque refusèrent d'accepter les accords. On sait que le parti communiste chypriote grec AKEL sera, avec l'Union soviétique, le principal soutien de Makarios dans sa volonté constante de réviser les accords de 1959, volonté qui se manifesta avec la grave crise qui suivit la présentation par Makarios, en 1963, d'un mémorandum en 13 points, de révision de sa Constitution de la République de Chypre.

Tout le drame de Chypre des années soixante et soixante-dix est contenu dans cette attitude de Makarios à Londres, en 1959. Alors que l'acceptation *in extremis* des accords par Makarios, fit croire au début d'une ère nouvelle sans les relations gréco-turques: «It would now be possible, said Karamanlis and Zorlu, to build on the foundations of Greek-Turkish friendship and cooperation which Kemal Atatürk and Eleftherios Venizelos had laid» (p. 455), alors que le président Eisenhower se réjouissait du fait que cette entente «could not fail to strengthen and encourage the whole alliance» (p. 459), Makarios prononçait, le jour même de son acceptation, le 19 février 1959, devant Karamanlis, ces paroles étonnantes: «Did you really believe, Mr. President, that I would not sign the agreements? -Why then all the turmoil you

caused for two days with your last-minute refusal? -I had my reasons, replied Makarios cryptically» (p. 456).

Le livre de Xydis est fondamentalement de l'histoire diplomatique, l'un des meilleurs exemples du genre. Aussi bien les forces profondes que l'homme d'Etat, en sont absents. Le grand historien français, aujourd'hui décédé, Pierre Renouvin, fondateur de la discipline connue sous le nom d'histoire des relations internationales, marquait les possibilités qu'avait cette dernière de dépasser l'histoire diplomatique, en insistant sur les faits suivants: «Pour comprendre l'action diplomatique, il faut chercher à percevoir les influences qui en ont orienté le cours. Les conditions géographiques, les mouvements démographiques, les intérêts économiques et financiers, les traits de la mentalité collective, les grands courants sentimentaux, voilà quelles forces profondes ont formé le cadre des relations entre les groupes humains... [D'autre part], étudier les relations internationales sans tenir grand compte des conceptions personnelles, des méthodes, des réactions sentimentales de l'homme d'Etat, c'est négliger un facteur important, parfois essentiel». (P. Renouvin et J.B. Duroselle, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, Colin, 1964, p.2). Voilà ce que le livre de Xydis n'est pas.

Université d'Ottawa,
Ottawa, Canada.

DIMITRI KITSIKIS

Charles Foley and W.I. Scobie, *The Struggle for Cyprus*, Stanford, Hoover Institution Press, 1975, pp. 193.

This latest addition to the growing literature on the Cyprus Question is the work of two journalists who are known observers of the Cypriot political scene. *The Struggle for Cyprus* should be viewed in large part as a combination of Foley's earlier works *Legacy of Strife* and *Island in Revolt*. In addition, a brief account of the 1964-1974 period is also given.

This particular book is useful in that it is based both on the authors personal experiences in Cyprus and extensive personal interviews with various people that have over the years been involved in the Cyprus Question. Notable though is the absence of Raouf Denktash from the list of interviewees.

The beginning reader who is interested in the anti-colonial phase of the Cyprus Question should read this book in conjunction with Grivas' *Memoirs* and Byford Jones' *Grivas and the Story of EOKA*. In this manner the reader will get a more balanced assessment of the Cypriot anti-colonial struggle.

Aside from its discussion of EOKA's organization, its practices and the people who made the anti-colonial movement, this book, compared to Foley's earlier works, does not add anything substantially new to the discussion of the Cyprus Question.

Also, it must be noted that the phase of the anti-colonial struggle, with which the authors are most familiar, is analyzed in some 160 pages, while less than 30 pages